

margelles

numéro six

été 2021

Laurent Billia
Alexis Audren
Claude Caroly
Julie Buisson
David Silvestre
Fabrice Farre
Anne-Barbusse
Colette Portal
Adèle Nègre





Éditorial

Après la création, dont on ne saurait dire ni où ni comment elle commença, vint la flèche qui se planta dans notre chair ; je vous souhaite, du moins, la puissance de cet aiguillon, ou bien est-ce une vivacité de nard irradiant l'être tout entier : c'est le désir de vivre et de connaître, pas un centimètre de notre corps qui ne lui soit indifférent – danse, chante, frappe en rythme ou tatoue une fleur mystique au revers de ton pied, elle te boit tu l'embellis – au-dedans, s'édifient des pyramides, dansent les morts, grandissent les idées et les sensibles sur le monde.

Au réveil, *midi*, mais où en sommes-nous ?

Quelle est cette main sur la margelle, vais-je la prendre ?

I.S.

Il est possible de contribuer à la revue *margelles*. Nous publions quatre numéros par an, un par saison., sans que ce critère soit thématique. Textes et/ ou images peuvent être envoyés au format numérique à : < brunoguattariediteur@gmail.com >.

N° ISSN : 2741-0935

Sommaire

Isabelle Sancy / Editorial	p. 4
Laurent Billia / <i>Gibbeuse croissante</i>	p. 6 - 11
Alexis Audren / <i>détachés d'un Paysage</i>	p. 12 - 17
Claude Caroly / <i>En passant</i>	p. 18 - 41
Julie Buisson / <i>Monstrum</i>	p. 42 - 47
David Silvestre / <i>Rencontrer l'air</i>	p. 48 - 55
Fabrice Farre / <i>Vocalises</i> [extraits]	p. 56 - 61
Anne-Barbusse / <i>Ma douleur planétaire</i> [extrait]	p. 62 - 71
Colette Portal (texte de P.Agostini) / <i>Les Sables de Kiga</i>	p. 72 - 87
Adèle Nègre / <i>Dialogue à l'insu</i>	p. 88-93
<i>La poésie est là aussi</i> - Robert Pinget, Théo [extrait]	p. 94 - 95
Les auteurs	p. 96 - 97

Crédits photographiques

Claude Caroly : p. 18 à 41
Colette Portal : p. 3, 72 à 87
Adèle Nègre : p. 4-5, 56-57, 70, 88-89, 94-95, 4^{ème} de couverture
David Silvestre : p. 48-49
P.A. : 1^{ère} de couverture, p. 6-7, 12-13, 42-43, 62-63, 96-97

Conception graphique Philippe Agostini
Impression et façonnage de l'impression papier par Sylvie Lacambra, *Mon édition*, (Nîmes)

Bruno Guattari Éditeur - Chemin de la Blandinière, 41250 Tour-en-Sologne
e-mail : brunoguattariediteur@gmail.com / site : www.brunoguattariediteur.fr



Laurent Billia / *Gibbeuse croissante*

Les atomes détachés de leur chair
Volettent au gré des souffles
Et se déposent sur un désir
Cela dure quelques siècles
Prend corps
Ils disparaissent lentement
Délayés par le vent
Jusqu'à ce que ne reste d'eux
Que le souvenir d'un sourire

•

Un pas malgré
Un pas après l'autre malgré
Avancer malgré
Malgré les rires
Et les mauvais poèmes
Construire son temple fragile
Pierres
Joies et souffrances
Colonnes
Rêves et renoncements
Flammes
Désirs et lendemains
Et malgré tout, après tout,
L'édifier, inlassablement,
Le reconstruire, toujours
Comme ceux d'avant
Pour ceux d'après

•

Le jour, il arrive en des endroits où il n'est pas
Le jour, elle se donne rendez-vous et elle ne vient jamais
Mais la nuit
Quand ils lovent leurs corps chauds l'un contre l'autre
De part et d'autre de ce drap fin qui les sépare
Derrière
Quelqu'un est là

•

Gibbeuse croissante est extrait du recueil *Un peu d'éternité*



Alexis Audren / *détachées d'un Paysage*

(1)

toutes les étoiles se déplacent
avec la marche

elle se poursuit et s'aligne à
la courbure de l'espace

au bout du chemin tranché
par la lumière des lampes

corps s'enfonçant lentement dans les yeux

les souffles de mes foulées
dans un bord plus clair
sur la voûte

(3)

tête vidée dans son ciel physique

à la couleur sans projections

mêlant sursauts d'insectes,
crispations de chiens
et râles d'oiseaux

bleu pas même déchiré,

la pensée
devenue bleue ou noire, soudainement,
lisse, autonome,

à l'écho foudroyant
l'agonie d'un monde
ouvert à la présence

de ce qui tait et laisse éclater
ses couleurs odorantes et bruyantes

(6)

la pleine bouffée de nuit, porte claquée

l'œil aveugle,
marche à l'oreille,

des extériorités se cernent
à chaque pas
l'air au plus lointain dans la bouche

l'amplitude d'un battement de deux ailes
donne la mesure du souffle

les grouillements des insectes
prolongent le pas froissé

grillons et merles, deux chaînes sonores
font cheminer soi et le monde
avec des vitesses pensives
évacuant les limites

(8)

l'oreille à l'affût
d'arrangements sonores

le bruit mat de la bêche

l'air déplacé des gestes infimes

le crissement du gravier
sur le passage d'une femme

un sourire arraché
au regard furtif

et le soleil s'éteignant

soudain, le lointain ici

où de la lumière sourd
un silence
sans bruits distincts

(10)

l'attente dévie
toute impatience

ce voyage affamé
de la sensation acquise
au prix du silence

le jardin, ce creuset
du mouvement infini
des choses dans leur temps

l'accompagnement du vivant

(12)

et l'écriture, cette déviation
voulue, mais pour être relié

à son corps défendant
les mots venant
sous le regard

ou la main qui suit
le mouvement
au naturel des oiseaux
qui tracent leur vol
et pépient

ou le vent qui vire de bord
un tremblé entre
une phrase et une autre

•

Ces poèmes sont extraits d'un poème inédit *Parmi le paysage*



Claude Caroly / *En passant*

























Julie Buisson / Monstrum

Bruissement sourd
tu arrives comme tu vis, comme tu es
quels visages, Monstre
viens, montre-toi

tel
quel

La lisière frémit, un nuage déborde
ça bouillonne de poussières lourdes
néant vorace, vieilles peaux accrochées à leurs ombres
membres déboîtés
vortex niant la part belle
tu apparais

Monstre, sous cet air délié
tu bouges, immobile
flou agité que l'œil souffre à vouloir saisir
- nausée pour qui tente -
ta fluidité prend une tournure au fracas

Monstre, toi
ce nuage de restes malmenés, tu avances
délicat dans tes mouvements de chairs à vifs
dans tes hurlements encaissés sans écho à l'entour
tour à tour perchés et caverneux
que nul n'entend
sauf le merle
le merle et les autres, à l'arrêt

Tu pourrais tout casser –
tout
casser

tout écharper, échapper

Il faudrait courir

Quand tu sors, Monstre
il nous faut courir quand tu sors de là

Quand tu apparais
spasme de la forêt

Englouti sous tes paupières ébouriffées
le paysage se replie sur ta présence

Rien ne t'arrête
crapule
ils ont bien essayé
tôles encastrées

Empreintes trop profondes dans la boue
Sang séché

La peur a changé, depuis

Buissons couchés, murs soufflés
barrières arrachées, enclos envolés
carrosseries comme des bouts de chiques sèches
Ils ont essayé de te

Personne ne court assez vite
(malgré)

Quand tu déferles c'est la falaise ou rien

Monstre, l'instant où tu rauques
le silence
est aspiré

Dans tes hurlées
il y a tout

c'est pourquoi on ne les entend pas, juste
les corps se figent
les corps - vertiges -
les jambes cèdent
rotules lâchent
chevilles entorses
alors qu'il faudrait courir

L'air déchiré par ton passage
garde en suspens
effluves de musc, rouille, ozone, forêt calcinée de vivants

Monstre
ton corps est amas souillé
tu suintes mucus, fèces, abas faisandés, fonds de chantier
pelages coagulés, détritrus accumulés

Si tu pues le charnier
la rage et le fauve
on ne te sent pas arriver

Inchangé
car le temps percole à travers tes crevasses
sa patine ne racle pas tes aspérités

Monstre tu survis sous
tu vis tu te terres
éparpillé
dans les sédiments souterrains
tu attends
ton heure

nous t'attendons

Montre-nous



David Silvestre / *Rencontrer l'air*

à mon père

Dans l'immensité du champ de blé
Sont animés d'un souffle

La douce brise descente
Parcourue de lumière jaune
Claire
 descente

Souffle animé envolé chant
De la terre parfumée
Chant où ils se parlent

D'un souffle ici le voici
Vois silence vois

Silence soufi atteint

Et il étreignait le soleil dans les nuages ?

Il ferait le lit du vent Ce serait
 les montagnes pourpres
 l'air pur
Marcher entre ici et l'horizon

Et cette course lente entre la fenêtre
 Et l'air froid lumière
L'horizon la course le cri

Couleurs d'automne

 Comme dans l'eau comme dans l'air
 le rire En marchant
 les yeux

Les échanges d'eau et d'espérance
Les échanges D'eaux
D'attentes Les émois

Quand la lèvre
S'entr'ouvre D'eaux

Les échanges et de caresses
Sourire dans la nuit d'eau
Crier l'espérance Échanges dorés

La profusion D'eau
Écoulement apaisé Changé

Tout le temps
Espérance de l'eau

Un enfant
qui ça

Une chanson un mot un cri Où

Un enfant Un autre
l'enfance c'est vite

Métal
Bois acharné Fondu En deux

En verre
Où et cet autre

Le souci Le noir et blanc éclairer
Mais éclairez bon sang

Faites le noir et blanc
Et l'enfant naît

Ce sera toi ce babil

En dehors de la fenêtre

Ton

Odeur douce de femme

Autour de moi

Respire

Le ciel ému nous enlace

Enfin

Toute femme
Homme entier

Les échanges dorés

Du jour

Parole

Vacille

Du combattant

Vacille

Élan tenace

Vers toi (menace)

Vie dorée du jour

Vie à profusion



Fabrice Farre / *Vocalises* [extraits]

I – Du bas

À marée basse, le sable lourd
est un désert inhabité contraint
de retenir les pas du premier venu.
Les coquillages enfouis soufflent
dans l'air une faim vorace
du grain humide de l'ennui et
vite, vite, l'on respire, vite,
avant la marée montante.

•

De main en main,
il passe, la parole
le reconnaît puis le repousse.
La fenêtre est veuve de couleurs
et la chouette passagère manque
de sagesse ; lui reste,
le petit drame de notre mètre,
affublé de nos allures.

II – Du milieu

Le bruit discret retentit sur
la rue maintenue par les murs
de ma maison : histoires de vie,
valises, fardeau ou nécessaire
de voyage que tire la main affairée.
L'accueil n'a pas de porte, tout
peut entrer dans le vestibule inquiet
de l'oreille.

•

Dans l'atelier du sous
sol je lisais les poèmes,
le soir je les répétais dos
à la partition. L'après-midi
les avait choisis : en mars
le vent du soleil entrait
poussant le rideau, entrait
orange du goût du même
nom qu'il apportait.

III – De la gorge

Les chemins qui brouillèrent
le destin dormaient désormais
dans le blanc.
Et la terre n'eut jamais autant
ressemblé à l'exil.
Le fil d'une route avait surgi,
rompu aussitôt : la faute à la main
qui défroissa le papier.

•

Je porte ton silence,
dehors rebrousse :
ton vœu est respecté.
Ici, plus lourds
sous la gravité, tournent
la bouche dissimulée et
les globes embués des yeux
qui commandent le mouvement.

IV – Du haut

Il n'y a pas de lieu
qui ne soit aussi familier ;
pourtant, je n'y suis venu
que tardivement, à l'Heure où le soir
est tombé sur toi. J'ai dû, avec la patience
du peigne et l'instinct du fils prodigue,
dénombrer les chemins où tu m'attendais
depuis que temps est mère.

•

Le souffleur fait grandir le verre,
l'air multicolore vibre autour
et l'espace lui appartient.
Il souffle toujours,
happé par la canne qui entre
dans l'invisible, gagnant
ce qu'il perd alors,
tout comme l'éveil emporte.



Anne Barbusse / *Ma douleur planétaire* [extraits]

La campagne dit campagne. Rien de plus. Pluie de roses arche de roses sous pluie de mai. Soleil et pluie mariés ont fécondé le jardin plein et la vie ruisselle.

Cerises mûres : qu'y a-t-il à redire ? Nous n'avons aucune explication vive et les arbres refoulent l'angoisse aux confins du ciel pensé. Le tilleul déploie les feuilles exponentielles et nos atermoiements ne sont que branches cassées et les jardins ont sols gorgés plantes exaltées plénitude gonflée.

Nous

marchons tels épaves dévastées de vent, avec nos ordinateurs hypocrites et le chant des oiseaux et des médias, avec les voitures disparues et la moiteur des herbes et l'épaisseur des mots et nous voudrions, à califourchon sur le silence gagné contre les technologies dures, prolonger l'espace effarouché de grâce et d'abstinence et proroger l'arrêt des sociétés calfeutrées pour que l'imagination s'assoie sur les rêves et lève des certitudes éblouies pour que l'histoire se fasse trêve enfantine et torpeur élargie et que les mots et l'herbe prennent sens enfin

à l'extrémité assoiffée des arbres et sans l'humanité débordante, nous voudrions, avec nos paroles voisines parlant la langue effrayée des disparus par vieillesse ou abdication, insulter les modernités et cueillir les fruits affectifs.

Cerises mûres : le montage des rushes est effrayant et les jump cut se multiplient dans la tête des

femmes, nous avons la complexion sûre des amis inatteignables et la fabrication des confitures pose question. Le mois de mai est absolution des fruits complète et mise en images des transcendances évaporées au jardin. Nous sommes purs corps lâchés dans le monde, ceints de rosiers grimpants et d'économies obligatoires et de chats dormant tout le jour, nous sommes mortels exclus du triomphe, désir jamais étanché et faconde des arbres bruissants ou petite pluie de mai étonnée de tomber et métamorphosée avec éclat en herbe surnuméraire.

Cerises mûres,

premiers fruits atteints dans les branches, orgasme essentiel des printemps pleins et rougeurs féminines et offertes aux campagnes pacifiées aux routes désertées et désormais praticables aux voisins qui se dévisagent avec trouble les dimanches de mai et aux maisons emmurées sous les pluies.

Nous allons disent-il ressortir dans le grand branle des choses nous allons faire vrombir le monde de la résultante économique de nos calculs et de notre efficacité opérationnelle,

tandis que l'arche de roses

s'applique à la rondeur éphémère et courbe le jardin dessiné de pluie, avec le lilas décomposé et seul sur le sol franc, avec les chats qui dorment éternellement dans la confiance du dimanche, et les amants effacés trop tôt, hors jardin, et tous les morts du village devenus conversations entre voisins vieillissants déjà,

devant cerises mûres
et non récoltées, escamotées par les supermarchés étalés
dans vallée de la Cèze et vallée du Rhône, avec arrogance.

Alors nous ne cueillons que l'idée
des cerises,

le sucre gaspillé que les oiseaux pourtant se
disputent avec leurs ailes, mendiants apeurés
dans le ciel solitaire, invisible
détresse. Les fruitiers croulent d'abondance et d'indifférence
et nous ne voyons que la technologie effarée.
À mi-parcours la pluie de mai
éteint les désirs des arbres et le souffle des hommes pauvres en
rêves. La fraîcheur parfait l'isolement répété des femmes et la
maturation des terres lourdes.
La diaspora des graines est certitude seule.

Dans tous les médias les paroles ne sont qu'informatives et
prédominantes, artéfact des pouvoirs et prolongement
nerveux des industries des vallées, tandis que les jardins
promènent les pluies d'après-midi sur les silences
et les trêves.

Les oiseaux germinatifs ont
des vols outrés et frappent les fenêtres dans les mélancolies
explosées des très vieilles maisons, et le printemps est
passionné de vent. Toutes vos phrases parcourent les mondes
informatifs et m'effraient mais les mains hypnotisées
récoltent les fèves et les pois et
les cerises mûres, mais les gestes cueillent le fruit inégalé

– la pluie
devient désir et absorbe la terre goulue et pleine, la pluie guérit
l'abstraction des peurs et le jardin accouche dans l'octroi du
silence –

les pas des femmes pèsent
l'absurdité de la conscience et se veulent
corps délié

– cerises mûres, pluire des patiences, sagesse modernisée.

•

août livre l'extrême-onction de l'été
– champs
jaunes, arbres lumineux dans le couchant abstrait

– août
est une fin tonitruante que le soleil isole, au terme de la
difficulté des plantes à être plus que fruits, j'ai passé

le mur du silence et les oiseaux se taisent parmi la chaleur
et aveugles les maisons s'accroupissent sur leurs pierres,
volets fermés et silences apprivoisés, la dernière cigale

a fermé le concert et l'été nous achève, les canicules
succèdent à nos phrases dérisoires et nous désapprenons
les familles réunies pour deux semaines parmi
piscines et barbecues, des autres évidemment (les voisins de-
viennent bruyants et lancent les solitudes à la face de monde, le
fils prodigue est rentré puis reparti),

il va falloir lever la chaleur
et accomplir des gestes, après-midi clos sur lui-même, réalité
d'août : on vit enfermé, attendant que la nuit lève
le couvercle inouï des cigales qui parfois nocturnes
poursuivent leurs chants assoiffés dans la vie répétitive
et ralentie, les volets laissent peu de jour au soleil persistant

et on arrose les potagers du soir portés à bout de bras
sur la sécheresse invasive, la vie est une histoire arrêtée
et dès que s'ouvre la page les mots sortent
des heures chaudes et cloîtrées,

les fruits
s'accumulent dans les paniers qui engrangent la manne
de l'été sec et violent, le figuier ouvre branches et feuilles
comme des bras lourds chargés d'émotion, les fruits sucrés
sont passionnés à l'envi,

mais la chaleur,
la chaleur cloîtrée
d'été en été, la terre nous exclut toute journée éconduite,
depuis l'ère industrielle et jusqu'à quand, nos corps
peinent, livrés à l'hubris et aux cigales, peu avant
midi on ferme portes et fenêtres et on attend au sein des pierres

que la nuit éteigne le sol irradié

et que l'exclusivité des heures chaudes ploie d'obscurité, on
guette le souffle ténu du vent de nuit, on ouvre
la fenêtre de la chambre et on tâche de dormir
dans l'extrémité de l'illusion, on sait
la canicule universelle, blonde et stridente, on vit
à l'envers, les plantes halètent, se dessèchent, déforment
l'été en monstre, l'évidence du soleil
fait souffrir dès le matin exténué,

les figues

mûrissent avec acharnement, petites et sans eau, livrées
à l'étouffement des lumières, le raisin a un mois d'avance

- More, film

où l'on meurt de trop d'irradiance, drogué, où
le soleil devient blanc,

où les canicules s'exagèrent et mûrissent,
tombées d'excès.

ils vendangent la beauté du monde mourant avec
de hautes machines illuminées matin et soir, avant l'orage
déferlant sur la vallée de Cèze, ils vendangent
ce que les vignes octroient à la modernité défraîchie et les
tracteurs sillonnent les départementales tels

l'urgence du vivre, entre les ceps
ne marchent plus les vendangeurs courbés mains gantés
sécateurs tranchants, entre les ceps
les machines ont établi un trajet solitaire et parfait
et avalent les feuilles avec les grappes

- c'est ainsi

que se courbent les après-midi d'avant-orage que
les vendangeuses sont devenues métalliques et guerrières et
que les vignes robotisées ont reçu l'extrême-onction
de l'industrie lourde

- sans parole, les bennes
se remplissent entre bruits de moteur et foudroyance
de la lumière automnale, on n'embauche



plus les étudiants et les migrants, on se dépêche
avant les orages cévenols et vengeurs, on
recopie le phrasé du vent sur les lueurs
électriques, et des rosiers
achèvent de fleurir au bout des vignes
parallèles,

on nous a dit que c'était bien, que
le progrès dessinait le monde à la perfection
- les Amish c'est fini, disent les États, parlent les États –

alors l'orage éclate avec abnégation sans
les vendangeurs, mémoires imputrescibles
dont les automnes abdiquent, les machines
ont de beaux noms féminins et définitifs, et

à contre-courant je vous regarde, du haut
des potagers revendicatifs, tandis que sur
les lignes à haute tension se perchent des oiseaux
surnuméraires et mythiques, tandis que la pluralité
des hommes est la gageure des pluies et des vivants,

alors se dressent des ciels intempestifs et
des orphelines hurlantes, les oiseaux tombent électrocutés, les
grappes écrivent le progrès à contrecœur mais

nous avons perdu la foi, paysages tangibles, humains
désertés, visages évidés et post-modernes, oiseaux nucléaires



Colette Portal / *Les Sables de Kiga*

Été 1979 : un tas de sable a été disposé sur une planche peinte en vert foncé, montée sur deux tréteaux, dans l'une des pièces en enfilade qui compose le corps d'habitation de *La bergerie* sise sur *le Pla des Artigues*, au lieu dit *La combe de Mons*, à quelques kilomètres de Caves. Gasiorowski a fait l'acquisition de ces murs – la construction y étant en effet à l'état de ruines - vers 1974 et, comme quelques autres de ses amis, y a effectué les restaurations nécessaires pour venir y séjourner sur des périodes estivales. La bâtisse est rustique et ne possède ni électricité ni eau courante, on s'y éclaire à la lampe à pétrole, on cuisine au gaz ou au feu de bois et il faut régulièrement descendre au village pour s'approvisionner en eau potable. Gasiorowski a découvert la région en 1971 lors de vacances passées avec Jacques Monory et Hervé Télémaque, et il est littéralement tombé sous le charme des paysages âpres et sauvages de l'arrière-pays des Corbières. Depuis *La bergerie*, quand la vue est dégagée, on peut voir jusqu'à la mer. On s'y rend parfois, même si Gasiorowski n'aime pas - ou plutôt, ne sait pas - nager, préférant se promener le long des immenses plages, ramassant parfois des bois flottés ou des galets.

Dans la semi-pénombre de *La bergerie*, Gasiorowski façonne tous les jours le tas de sable, modulant ce bas-relief friable de creux et de bosses, de lignes ou de sillons, de ponctuations légères. Ces gestes quotidiennement recommencés supposent l'effacement de l'état précédent. Ces figures de sable sont éphémères, comme le sont pour les enfants les châteaux des plages ou pour



les indiens Navajo les peintures cérémonielles. Et de fait, il y a un peu de cela dans le renouvellement permanent de ces images fragiles : une part de jeu et une part de sacré ou, tout au moins, une intention de renouer avec les signes d'un langage primitif. Tantôt le sable est sec, tantôt humidifié. Parfois c'est la main, ou une brindille ou encore un galet, un œuf... qui tracent ou impriment la matière ductile.

Et c'est parce que Colette Portal observe ce ressac du matériau, ces mouvances multiples, ces métamorphoses qu'elle décidera d'en conserver, par ses photographies, la mémoire. Pourtant contrairement à d'autres images qu'elle réalise de l'artiste et de son travail entre 1979 et 1983, elle ne se contentera pas ici de simplement documenter les formes qui naissent et qui disparaissent sur le plateau ; elle les abordera comme s'il s'agissait de paysages, jouant à son tour des effets de lumière, des points de vues et de la distance. Hors échelle, un petit tas devient dune ou volcan ; ici une suite de traces évoque un site archéologique, là un champ ou chantier ; autrement dit, Colette Portal restitue autant qu'elle interprète l'imaginaire d'un territoire, fixant les jeux des grains de silice en grains argentiques.

Découvrant ces photographies, Gérard Gasiorowski les intégrera à son travail, ou plutôt en attribura la «maternité» à l'un des personnages central de sa fiction : l'indienne *Kiga**. Mais ceci est une autre histoire.

P.A.

* *Kiga* est la terminaison de l'anagramme du nom de Gasiorowski devenu *Worosiskiga*.

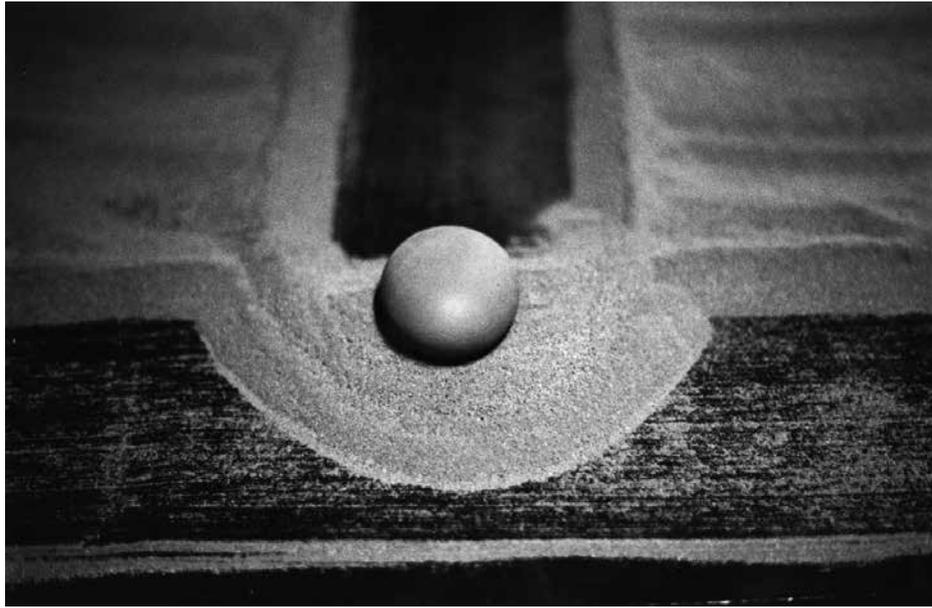














Adèle Nègre / *Dialogue à l'insu*

... Tulipe et merle diligent sur le cercle nuptial jamais tout à fait clos,
 il s'ouvre avec l'asile, les ombres diligentées
 sous le tilleul ou les pommiers,
 cette fois encore - c'est-à-dire du début et de nouveau -
 émet le son attentif qui engrène le seul véritable progrès.
Hum ! Tu parles de progrès ? - Oui ! Le seul
 progrès à l'œuvre, l'unique croissance acceptable :
 celle qui porte l'assurance de sa fin, sa brièveté
 - c'est son économie - avec elle, non pas comme
 une certitude mais comme une protestation de désir,
crois-tu que ce soit facile, dire encore ce désir
 chevillé où ?, le corps du monde à l'œuvre,
 sans idée de possession de l'objet, sans idée du tout.
Mais quoi ? Toi aussi tu tournes en rond, comme
 la terre, comme le merle et la merlette, et ton objet
 s'échappe, mais cette échappée est la promesse de progrès :
 un chant intime, révolte pour ramener le vent - non *du vent* -
 paroles de lui à toi donnée comme le rêve est au rêveur adressé,
ne te retourne pas, pas de répit ! (Mais si, tu assumes le répit,
 c'est un autre début, tout n'est que début d'une autre façon (et de
 - toute façon),
 fugue, commencement, itération. La lunaire mûrit sur le vert cru
 de la haie dans les gravats, paramentique violette pour la pénitence, -
 mais ce n'est pas le Pape, seulement sa monnaie, et ça tourne au
 thiasse dionysiaque adjurant le croissance -,
 l'air fraîchit, le tilleul n'a pas bougé et ne cesse de bouger.)
Ainsi c'est le poème répétitif, dis-tu, *qui permet de trouver*
la racine du désir, par approximations successives, comme
en un calcul ? Un procédé comme un autre, un progrès comme
 un autre. Approches, touchers, rendus. *Témoigne. Accepte* (le plus
 difficile) accepte le don qui te trouve et te cerne un moment,
 certes, mais sans enfermer. *Ta parole ?!* Donne du cœur
 en retour, à transcrire la parole bourdonnante, éprouvée,
 - même si pas toujours aussi probante que nécessaire -,
 laisse le poème bourgeonner et fleurir avec la saison,

reprends !, reprends !, comme tu aspirés à l'air neuf,
 l'air neuf est temps neuf. Un tempo. Répétition des traits,
 agencements, développements, nouaisons. Dénouement.
 Survivances. Reprises : derrière le vent les bourgeons brouis
 jonchaient les dalles, mais de nouveaux ont relevé, *da capo*,
 le temps qui repart où croît l'élasticité du phrasé avec eux exalté.

Et, *Madame*, ce n'est pas ma voix que je chéris, mais mon désir,
 - et pour cause il m'est vital - ma vie pour partie de la vie
 qu'ici je reçois, ceci explique cela, et si je se prend au jeu parfois,
pardonnez-lui, c'est sa perplexité native qui l'invite un moment au répit -
 regard en arrière au cœur du secret à considérer car c'en est un,
 interminablement secret, début et fin simultanément, divers
 et même épars, mais unité résolue en chaque élément,
 par multiplication mesurée, cette mesure, ce secret *ah !* L'entendre
 chuchoté dans une articulation, un intervalle, une syncope, et reprendre
 même brièvement cours, redire tout, depuis le bourgeon sur la dalle,
 - et la fleur -.

Mais ce sont des pensées ! - Est-ce encore des fleurs ? Oui, n'aie
 pas peur des pensées sauvages. Discrètes métamorphoses. Ainsi
 les bourgeons avortés couvrent les dalles tandis que faseyent
 au-dessus d'elles les fleurs de la glycine, dire qu'elles dansent
 hypnotiques et longues ou encensent mais quoi, l'ampleur ?
 Des approximations encore, chacune d'elles - fleurs
 de la glycine - semble un module pour le vent, ce grand
 coefficient de perplexité.
 On a beau chercher, il n'y a pas de mot juste, seulement
 le phrasé, la phrase approchée, chaloupée par tant d'ampleur.

(la masse toute en souplesse et indistinctement
 a ce branle inchoatif d'où s'ébrouent
 un à un les racèmes, ardents et languides grappins
 pour nos yeux méticuleux. Au lasso des souffles
 la phrase s'étire et ploie asymptotique mais ne rompt pas.

C'est le vent. La bousculade des étendards,
un nuage armé de masse orageuse aux reflets
apocalyptiques, l'acier périlleux, les noces scabreuses
du fer et de la langueur. Au sol, *violet de mars*
ou *caput mortuum* sont les couleurs du massacre.)
Répétition : *c'est toi qui le dis !* Ici tu vois bien
que c'est chaque fois perpétuelle première fois.
Tu te répètes avec la petitesse de ton souffle sensé
- la répétition t'octroie un sens, crois-tu -
alors qu'à la glycine s'amorce déjà la volubilité dans la fleur.
Et si c'était vrai ? Réclamation incessante du motif
et des termes avec les variations trépidantes du singulier
- autant dire l'infime vibration de la singularité -
serait-ce l'intervalle qui nourrit le mobile - soupir, respiration - ?
Ainsi depuis le début tu te cales - *au temps pour toi !* - sur la stratégie
↳ vitale de printemps !

Tu arpentés la forêt.
Et c'est - comment dire - à chaque pas
une naissance. Tu retrouves les noms de l'aspérule odorante,
de la raiponce et de la bugle rampante. La stellaire holostée
épingle les bas-côtés pour résoudre - selon la théorie des signatures -
↳ mais quelle fracture ?
Temps - mais ça n'a rien à voir - toute première amnésique fois :
largement enjouée. Rien ne peut résister à cette charge (ce que tu
↳ nommes)
car l'entrain est la norme rampante tout autant que la bugle.
Ou alors : tu es l'obtusité qui nomme tout ce qui te somme,
au passage, d'une utopie novice, prédestinée.
Polygonatum multiflorum, sceau de Salomon : l'équivocité
de si frêles clés pendulant, que tu côtoies en empruntant
la laie à travers bois, ses ornières dévoyées,
- mais l'humilité du trousseau, c'est en
travaillant chacun de tes vers -.
Traverser la douceur noirâtre.

On arrive à l'inconnu. La clairière s'étirole
sous le voile de grisaille : quoi pour nous souvenir
du couvert ? C'est un chantier soudain de coupe réglée
qui se vendra au plus offrant. Grumes et feuillage dilacéré,
nous touchons étrangement le vide plus que la clairière,
et, passant la clôture, retombons dans le présent -
perception pure de la boucherie, abattoir
et vitrine dans le même temps - la parcelle écartelée
laissant présager un profitable lyrisme.
Ça semble irréel. Presque
biblique. On ne sait pas dire ce qui se passe, entre
la brume qui emplit la fondrière que nous traversons
et l'éclaircie qui pointe derrière les grumes,
si c'est une zone de guerre ou de paix,
le pinson des arbres s'arroge le silence depuis la lisière
- la souriante, la pleureuse - mystérieusement sans corps il s'accorde à
quoi ? Son entrain relance l'amnésie
jusqu'à ce qu'émerge un invisible territoire, il s'accorde
peut-être à sa propre croissance
ou simplement s'accorde sa croissance.
Au retour, *tu vois là*, c'est la fumeterre officinale.
Sa molle minutie s'organise jusqu'à l'imprécision
jusqu'à l'imprécision de la poussière, du nuage
attaché au sol par son ombre.
Attends un peu ! Tu n'essaierais pas d'inverser
l'ordre des termes ? De partir de rien (un silence encombré,
un emprunt) pour retrouver la racine de l'émotion ?
N'essaierais-tu pas de refaire le monde ?
Oui, mais ça ne prend pas toujours.

Parfois manque le pivot, l'appel qui prévient
et instruit le manque lui-même ; art de rien.
Alors on erre tout désaxé ou désappointé.
(le gros pivert n'inventa pas le bois, mais il l'habita
jusqu'à perforer l'espace familial)...

« Que la main se fatigue, le chant cesse.
L'oreille seule suggère la forme de l'œuvre à parachever, bourdonnante de paroles éprouvées, loin des leçons apprises.

Pour matière première ni plume ni papier, sottie confusion, mais ce chant secret à reprendre, différent à chaque phase du processus mais écho depuis toujours des aspirations de l'artiste qui l'oublie, tenté par d'autres expériences mais épris depuis toujours du même désir d'exalter.

Mêmes éléments pour parvenir, à force de labeur, du noir ou blanc à l'or, pierre du philosophe, élixir du poète. La grande lecture oubliée mais présente, seule matière à refondre par l'initié.

Cette phrase sept mille fois sept fois répétée, martelée, épurée par l'organiste vigilant, forgeron de la mélodie.»

Robert Pinget, *Théo ou Le temps neuf*,
Les Éditions de Minuit, 1991

Laurent Billia est né en 1967 et vit à Paris. Il a collaboré à diverses revues («Le Sabord», «Diérèse», «Friches», «Phrématique», «Verso», «Jointure») et a publié deux recueils, l'un chez L'Harmattan, *Là* (1999) et l'autre chez La Bartavelle, *Nos mains sans yeux* (2001).

Fabrice Farre est né en 1966, à Saint-Etienne. De nombreuses revues, françaises et étrangères, ont accueilli ses textes, telles que *Mot à Maux*, *La Piscine*, *T-B*, *Catastrophes*, *Revu la Revue*, *Traversées*, *Osiris*, etc. L'auteur est aussi présent dans les numéros 1 et 3 de *margelles*. Il a récemment publié *Avant d'apparaître*, chez Unicité, *Implore* chez Bruno Guattari éditeur et *Sauf* aux éditions du Cygne.

Claude Caroly est né en 1942 à Pointe-à-Pitre en Guadeloupe où il a passé une partie de son enfance. Photographe au sein de l'agence de publicité de Robert Delpire, il s'engage à partir de 1971 dans un travail de création plus personnel. Son approche de l'environnement le conduit à interroger aussi bien des paysages urbains que ruraux avec, pour ces derniers une certaine attirance pour les sites isolés ou insolites. Lors de ses déplacements en France et à l'étranger, il porte une attention toute particulière aux personnes et à leur milieu de vie. Son travail a notamment présenté au Centre Beaubourg, au Palais de Tokyo, au Bunkamura (Tokyo), au Museum of Fine Art (Montréal), un aperçu est visible sur son site .

Alexis Audren est né à Rennes en 1991. Il a publié dans quelques revues de poésie (*Remue.net*, *Terre à ciel*, *Résonance Générale*, *Paysages Ecrits...*). Son premier recueil *Comme on s'accroche à une bouche* est à paraître aux éditions Le Réalgar (2021).

David Silvestre, né en 1971. Poète, Ingénieur. Sa pratique de la poésie est indissociable de la transmission, ainsi une longue expérience d'interventions à l'école et au collège. Membre de l'association de poésie Vagabondage (Marly le Roi). Partant du mystère fondateur du mot, qui est « la première dimension de la poésie, son début », il travaille une poésie qui renouvelle l'expérience d'habiter le langage, lui redonne vie, et peut changer son cours. Publications dans le recueil collectif *De l'obscurité étincelle* (L'Harmattan, 2004), en auto-édition, et en revue («poésie 2002»).

Colette Portal est née en 1936 à Paris. Dessinatrice et photographe, ses travaux sont présents dans plusieurs magazines. Elle a notamment publié des livres pour la jeunesse dont *La vie d'une Reine* et *The Honeybees*. Son activité de dessinatrice se prolonge avec *Le Chaos Immobile*, *Le Voyage à Pompéi*, *Le Jardin de Buffon*. Les photographies qu'elle réalise en parallèle, servant parfois de base documentaire à ses réalisations graphiques, sont aussi et surtout un moyen d'expression à part entière : ainsi de *Version Originale* (Adrien Maeght Éditeur, 1984) ou de *Prise de Vie* ou encore de *Le Roman d'un instant* (portraits d'amis artistes). En 1994, réunissant un grand nombre de ses photographies sur Gérard Gasiorowski, elle réalise *Tous les jours, le jour*, un court-métrage produit par le Centre Georges Pompidou. Un projet d'édition permettant la restitution de ce vaste ensemble est en cours.

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, écrit et photographie. Elle a collaboré à quelques revues dont *Babel Heureuse n°1* et *n°3*. Elle a également publié *Résolu par le feu* (2018), *Hortus conclusus* (2020). *Un seul poème* (2020) chez Bruno Guattari Éditeur

Anne Barbusse est née en 1969. Après une agrégation de Lettres Classiques, un enseignement de littérature latine à l'Université Paris VIII, elle s'installe dans un petit village du Gard. Elle enseigne le français langue étrangère aux adolescents migrants. En pleine crise grecque, elle obtient un master traduction en littérature néo-hellénique, traduit l'œuvre inconnue en France de Takis Kalonaros (*Du bonheur d'être grec*) et de la poésie grecque moderne. Elle a notamment participé à différentes revues dont «Arpa», «Le capital des mots», «Traction-Brabant», «Comme en poésie», «Cabaret», «Mot à maux» ... Son premier recueil, *Les quatre murs le seuil le lit*, a été publié chez Encres vives en 2020, collection Encres Blanches. Un recueil est à venir aux éditions Unicité.

Julie Buisson, auteure et plasticienne, vit et travaille à Bruxelles où elle anime des ateliers d'expressions artistiques. Elle a publié *Aube tracée* chez Bruno Guattari Éditeur (2020) et a également participé à la revue *margelles*.

⊥

Livres

Sara Oudin, *Quarante. et Un*, Poèmes, 2018

Adèle Nègre, *Résolu par le feu*, Poème, 2018

Adelson Élias, *Ossements ivres*, Poésie, 2019

Marcel Dupertuis, *Les chambres*, Tome 1, Roman, 2019

Isabelle Sancy, *Paraisons*, Poésie, 2020

Fabrice Farre, *Implore*, Poésie, 2020

Adèle Nègre, *Un seul poème*, 2020

Jos Garnier, *Le temps s'est fécondé à l'os*, 2021

Manuel Reynaud-Guideau, *Quartz*, 2021

⊥

Revue margelles

margelles n°1, printemps 2020

margelles n°2, été 2020

margelles n°3, automne 2020

margelles n°4, hiver 2020

margelles n°5, printemps 2021

⊥

Cahiers [appareil]

Adèle Nègre et Anna Agostini, *Hortus conclusus*, 04.2020

Jean-Claude Terrier, *La crête, La faille*, 04.2020

Alexis Audren, *La phrase, cet élastique*, 04.2020

Julie Buisson, *Aube tracasse*, 04.2020

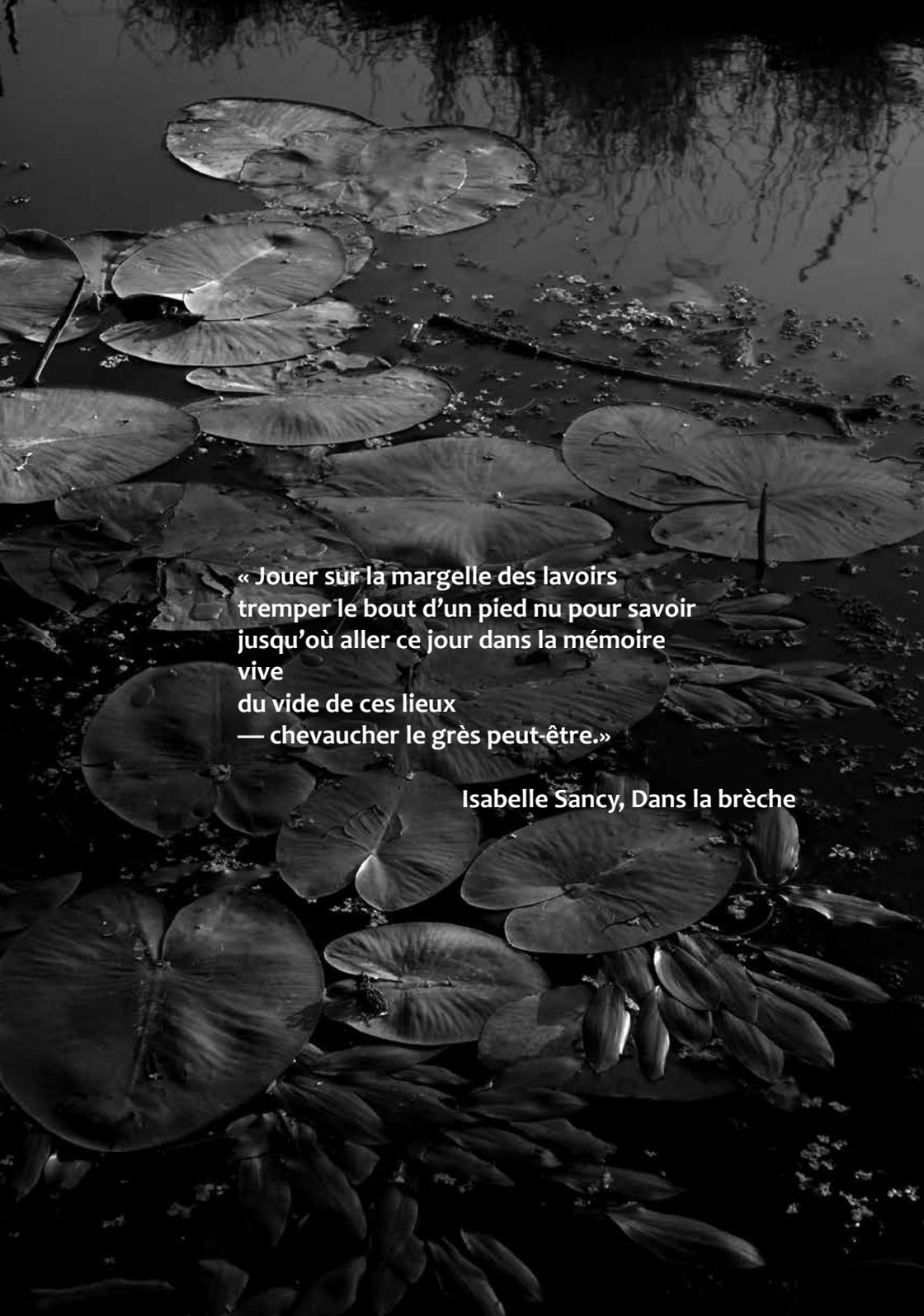
Martine Gärtner et Adèle Nègre, *L'œil du cheval*, roman, 06.2020

Gilles Marais, *Trois pièces*, théâtre, 11.2020

Jimena Miranda Dasilva, *Impúdica*, photographie, 12.2020

Daniel Leuwers, *Variations Baudelaire*, poésie, 05. 2021

Fabrice Magniez, *Formes*, poésie, 05. 2021



« Jouer sur la margelle des lavoirs
tremper le bout d'un pied nu pour savoir
jusqu'où aller ce jour dans la mémoire
vive
du vide de ces lieux
— chevaucher le grès peut-être. »

Isabelle Sancy, Dans la brèche